

Les ready-mades de Marcel Duchamp

Récupéré, annexé et détourné de sa fonction utilitaire, parfois fabriqué de toutes pièces, identifiable ou insolite, l'objet occupe une place non négligeable dans l'art actuel, surtout en sculpture.

Des manifestations comme «Leçons de choses» ou «Lieux construits», qui se sont tenues en 1982 et 1983 à la Kunsthalle de Berne, ont mis en évidence les multiples facettes de son utilisation et de sa mise en scène. Par ailleurs, la 13^e Biennale de Paris qui vient de s'ouvrir réunit également plusieurs artistes français, anglais, américains ou allemands qui s'expriment par ce biais.

Bien sûr, le statut de l'objet comme œuvre d'art ne date pas d'aujourd'hui. Et dans ce domaine, comme dans d'autres, Marcel Duchamp fait figure de précurseur avec ses ready-mades créés entre 1913 et 1925. Des ready-mades dont la Galerie Bonnier nous propose actuellement une série éditée en 1964 par Arturo Schwarz, accompagnée de quelques travaux du même type.

On y retrouve notamment le porte-bouteilles, la roue de bicyclette posée à l'envers sur un tabouret, la «Fontaine» (urinoir signé par Duchamp du nom d'un fabricant) ou encore, dans un autre registre, la Joconde affublée d'une paire de moustaches et intitulée L.H.O.O.Q.

Une trajectoire exemplaire

A l'époque ces œuvres firent scandale par leur côté provocateur et iconoclaste. Rejetant les notions traditionnelles de goût et d'esthétisme, Marcel Duchamp affirme la primauté du choix et les pouvoirs souverains de l'artiste.

Par une simple décision, il fait d'un objet manufacturé un objet d'art en déplaçant le registre de ses significations. Ce glissement par rapport à l'usage s'applique soit au contexte physique de l'objet, en modifiant par exemple l'angle visuel sous lequel il est ordinairement perçu, soit à son contexte logique, en le rebaptisant d'un terme qui n'a aucun rapport avec son acception courante.

Lorsqu'en 1914 Duchamp appose sa signature sur un porte-bouteilles, il a derrière lui toute une trajectoire picturale. Une trajectoire exemplaire par son radicalisme, son refus de la répétition et des valeurs établies. Tel un météore, il a traversé les différents courants artistiques du début du siècle, assimilant et



Marcel Duchamp.

dépassant en dix ans les influences successives du fauvisme, de l'expressionnisme et du cubisme.

Franc-tireur

A ce propos, il faut relever la situation familiale exceptionnelle de cet artiste né en 1887 à Blainville en Seine-Maritime. En effet, sa sœur Suzanne Duchamp est peintre également et ses frères aînés, le peintre Jacques Villon et le sculpteur Raymond Duchamp-Villon, contribuèrent sans doute à le mettre en contact avec les grands bouleversements artistiques de l'époque.

Toutefois, Marcel Duchamp restera toujours un franc-tireur, à l'écart des

courants et des avant-garde, soucieux avant tout de liberté d'esprit et d'un langage authentique.

S'étant peu à peu éloigné d'une approche rétinienne de la peinture pour une conception plus mentale de l'art, il parvient à une position limite qui l'amène à repenser entièrement le geste créateur.

A 25 ans, avec «Nu descendant un escalier» (1912), il abandonne la peinture, du moins sous sa forme traditionnelle. Il se consacre alors à la mise sur pied d'une œuvre qui allait l'occuper jusqu'en 1923, le «Grand Verre» ou «La Mariée mise à nu par ses célibataires, même», sorte de tableau sur

verre par lequel il s'efforce de suggérer la présence d'un volume.

L'art comme drogue

C'est à cette même époque que furent conçus et imaginés une vingtaine de ready-mades. Forgé en 1915, après l'arrivée de Duchamp à New York, ce terme générique recouvre en fait un grand nombre de variétés et de sous-groupes, tels que ces assemblages d'objets, surréalistes avant la lettre, que forment «A bruit secret» (1916) ou «Why not sneeze?» (1921).

Les ready-mades s'inscrivent dans la logique d'une œuvre ludique et souvent ironique qui se déroule comme une suite de «coups», non sans lien avec le jeu d'échecs auquel Duchamp se consacra presque exclusivement en professionnel à partir de 1925.

Conscient des pièges de la facilité et du risque de répétition qu'offrait ce travail sur les objets, il décida très vite d'en limiter le nombre et la production annuelle. Il déclarera à ce propos: «Je compris à ce moment-là que, pour le spectateur encore plus que pour l'artiste, l'art est une drogue qui crée l'accoutumance et je tenais à protéger mes ready-mades contre une telle contamination.»

Dans cette optique, même signée et numérotée par Duchamp quatre ans avant sa mort en 1968, une série de copies de ready-mades telle qu'elle nous est présentée aujourd'hui semble fausser la portée et la problématique essentielle de ces travaux pour les transformer en simples objets de consommation artistique.

Mireille DESCOMBES

Galerie Bonnier, 4, rue Saint-Laurent, jusqu'à fin avril.